Revue française de Psychanalyse

Arguments des thèmes des numéros à venir

Programmation

2027

numéro 3/2027 : Temps mêlés, temps démêlés

argument ci-dessous, publié en octobre 2025, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2026

numéro 4/2027 : L'agir revisité

argument ci-dessous, publié en avril 2026, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2027

2028

numéro 1/2028 : Mauvais parents

argument ci-dessous, publié en mars 2026, date limite d'envoi des manuscrits : 01/06/2027

numéro 2/2028 : Aiguillage

argument ci-dessous, publié en septembre 2026, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2027

numéro 3/2028 : Mourir

argument ci-dessous, publié en octobre 2026, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2027

Les arguments des thèmes programmés

RFP 3/2027
Argument du thème : *Temps mêlés, temps démêlés*
date limite des manuscrits : 15/11/2026

Rédacteurs

Zoé ANDREYEV*,
3, rue de Valenciennes, 75010 Paris – zoe.andreyev@gmail.com

Jean-François GOUIN**
80, Quai Jacques Bourgoin 91100 Corbeil-Essonnes – jfgouin49@gmail.com

Coordination
Martine Pichon-Damesin

« *Mon chéri, mon Roi. Il n'y a pas de passé, il n'y a pas de futur. Dis-le-toi. Il y a un présent jusqu'au bout, tout est présent ; sois présent. Sois présent.* »

Ionesco. (*Le roi se meurt*)

« *Le dur désir de durer* »

Paul Eluard

« *Le temps ne fait rien à l'affaire ?* »

Georges Brassens (revisité)

Le temps : on en manque, on court après..., ou bien on en a trop, on voudrait qu'il passe plus vite. Soit il rétrécit comme une peau de chagrin, soit il s'étire, s'allonge à l'infini, torture d'une attente qui n'en finit pas. Il nous échappe, on le perd, on nous le prend, nous le comptons toujours. Nous voudrions le soumettre, mais il est indifférent et se fiche bien de savoir ce qu'on lui veut. On a beau l'orner d'or et d'argent, il n'a d'autre réponse que : tic-tac, tic-tac. « *Vulnerant omnes, ultima necat* »[1], comme il est écrit au fronton de certaines horloges anciennes : nous voudrions tuer le temps, c'est lui qui nous tue. Si l'inconscient l'ignore, ce dernier le lui rend bien.

Pour le petit enfant (comme pour les amoureux), il n'y a que le « maintenant » qui ait du sens, le « plus tard » est d'un difficile apprentissage. L'enfant à la bobine emploie le temps à faire revenir celle qui est partie. Ce modèle du « fort-da », évoqué dans *Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920g) peut être compris comme le paradigme d'un temps rythmé par l'alternance entre disparition et retour, c'est-à-dire par l'investissement périodique qui caractérise le fonctionnement du système perception-conscience. Le temps trahit la continuité de Chronos, dès lors que le sommeil l'assujettit à une discontinuité.

---

[1] « Toutes blessent, la dernière tue ».

*Psychanalyste membre formatrice SPRF.

** Psychanalyste SPP.

Le temps, notion indissociable de celle du refoulement, de la mémoire, du souvenir, est omniprésent chez Freud depuis les débuts de ses théorisations, dès son premier modèle de la psyché – « Tu sais que je travaille avec l'hypothèse que notre mécanisme psychique est apparu par superposition de strates, le matériel présent sous forme de traces mnésiques connaissant de temps en temps un *réordonnancement* selon de nouvelles relations, *une retranscription*… », écrit-il à Fliess le 6 décembre 1896 (1985c/2006, p.264) – jusqu'à ses travaux tardifs qui portent encore la marque de ses premières découvertes, notamment à travers la métaphore archéologique (*Malaise dans la culture,* 1929*, Constructions dans l'analyse,* 1937).

En effet, la psychanalyse et sa pratique nous confrontent sans cesse à un paradoxe entre d'un côté, la permanence chaotique de l'inconscient qui ignore la chronologie, où les temporalités sont confondues et superposées, où il n'y aurait qu'un « maintenant », et de l'autre la temporalité de l'élaboration, du « travail » analytique, du « travail » de pensée, qui s'insère dans un mouvement progrédient, de séance en séance, dans un temps qui passe, au fur et à mesure qu'on avance dans la vie, avec un « démêlage », une différenciation progressive entre passé et présent. Ordre et désordre dans la temporalité – allers et retours, après-coups, coups, lenteurs, retards, attentes, dénis, bref, une temporalité psychique en contradiction avec celle qui nous serait imposée par le corps, physique ou social – ne sont-ils pas le lot quotidien des psychanalystes avec leurs analysants ?

Ainsi, pour Laplanche, le mouvement de la vie, à fortiori celui de l'analyse, n'est ni linéaire, ni circulaire, mais suit le mouvement d'une spirale : on repasse par les mêmes points mais à chaque fois différemment, « en espérant que c'est un autre niveau, supérieur » (Laplanche, 2006, p. 10-11). Le temps de l'après-coup – à la fois mêlé et démêlé –, qu'il compare au mouvement de la traduction, se situe lui aussi dans un double mouvement, à la fois régrédient et progrédient (*ibid*., p. 62). Pour Aulagnier, cet accès à la temporalité se construit tout particulièrement pendant l'adolescence, étape où il s'agira de « se construire un passé », grâce à une mise en histoire qui passe par la confrontation de la psyché « à cette série d'après-coup dont les effets vont à chaque fois s'imposer comme une preuve de la différence qui vous sépare de ce que l'on a été jusqu'alors » (1989, p. 195).

La temporalité freudienne est donc complexe, incertaine, elle nous oblige à démêler le « temps 1 » du « temps 2 » – au minimum. Ce qui prend sens dans l'après-coup réexiste autrement. Selon Green (2000 p. 80), « le temps ne peut jamais faire coïncider le moment de son expérience et celui de sa désignation. Cela évoque la relation dite d'incertitude en physique ». Et comme le formule Jacques André (2010, p. 58), la plasticité de l'après-coup « en fait, sinon l'opposé, au moins le différentiel de la compulsion de répétition [...] L'après-coup est *passage* : de la répétition à la remémoration, de l'imaginaire (le surgissement de la représentation inconsciente) au symbolique (la réintégration du passé), du chaos à l'histoire, du silence au récit, de l'*infantia* à la parole ».

Le cadre exigé par la cure nous confronte à cette tension entre continuité et intermittence, à cette inévitable polychronie. Aussi la durée de l'analyse s'est-elle considérablement allongée depuis ses débuts, comme si les analystes avaient pris conscience de la nécessité d'un temps long d'élaboration pour qu'une analyse tende vers un achèvement, ou plutôt qu'il devienne possible de se saisir d'une clé des champs. Mais qui peut se prononcer sur la date de sa fin au moment où elle commence ? Et quand commence-t-elle vraiment ? Que se passe-t-il quand une analyse devient interminable, quand les protagonistes semblent ne pas s'apercevoir qu'ils vieillissent ensemble, quand le transfert refuse de se soumettre à la vie ? Si la durée de la cure peut varier, la durée fixe de la séance, instaurée par Freud et remise en question par la « scansion » des lacaniens, marque tout aussi fortement notre soumission à un temps qui ne nous appartient pas.

La conscience du temps n'est donc pas une idée à priori et résulte d'une construction complexe. Résultat d'un long travail de tissage-détissage, une construction élaborée aussi bien dans les souvenirs que dans les fulgurances des retrouvailles sensorielles avec le passé : « Je regrette de n'avoir pas mieux profité de cette bonne occasion ! » s'exclame un jeune homme à la vue d'une nourrice allaitant son bébé (Freud, 1900a/2003, p. 243), révélant ainsi son désir infantile d'abolir la différence générationnelle. Ce contact immédiat, celui d'un instant de simultanéité, entre présent et passé, celui vécu par Freud sur l'Acropole ou par Proust trébuchant sur un pavé dans une cour, fait émerger ce qui peut être vécu comme un événement hallucinatoire : « l'actualisation hallucinatoire rend immédiatement perceptible l'expérience antérieure, elle la rend « présente » indépendamment de toute temporalité » (Roussillon, 1997, p. 1671). Le lien est alors fait entre effraction traumatique et mise en sens. Aussi la perte temporaire de la notion du temps que suscite la régression formelle en séance peut être terrifiante : le patient qui jette un œil à sa montre communique à l'analyste son angoisse face à une potentialité traumatique, désorganisante de la relation analytique : que survienne un « retour à la temporalité » (Chervet, 1998, p. 1692) et c'est une difficulté qui se dévoile, une prématurité, voire l'effet d'une présence mortifère, traumatique, qui vient couper le fil, créer un blanc. « C'est une perte non représentable qui est l'objet de la mesure » (Neyraut, 1978, ch. 3). C'est donc à partir d'un état de détresse que, par le détour par l'objet (secourable), un premier ajournement va se mettre en place. Le temps, c'est l'autre, « le temps, c'est les autres » (Girard, 2022, p. 59). Le différent et le différé ne sont-ils pas dans un lien direct ?

Dans la séance, dans cet entre-deux borné par l'arrivée et le départ, dans cet espace où se déploie le « sang mêlé » du fantasme transférentiel, s'éprouve aussi la consistance du temps – parfois fluide, parfois visqueux, parfois granuleux..., qui tantôt s'arrête, tantôt repart à toute vitesse – changements de rythme, décalages, essoufflements, syncopes... Le temps devient polymorphe, pervers, pris dans les rets du sexuel infantile qui envahit le champ psychique. Et puis, après le temps du dedans, il y a cet autre entre-deux, celui de l'entre-les-séances, ce temps du dehors marqué par l'absence et l'attente des retrouvailles, ce temps de la coupure, où s'éprouve peu à peu la perte de l'autre et son caractère implacable. Clotho la fileuse, Lachésis qui distribue les destins, Atropos l'inflexible qui coupe les fils de la vie. Pontalis (1992, p. 15) souligne ainsi que « la fameuse proposition « l'inconscient ignore le temps » a fait dire bien des sottises. Oui, il est hors du temps linéaire, irréversible, secondarisé, il se soucie comme d'une guigne de nos repères chronologiques, brouille les époques [...]. Mais il n'échappe pas pour autant à toute expérience du temps et à ce qui en est sans doute le noyau : l'expérience de la perte et de l'absence. L'inconscient, ce sont les temps mêlés, ce n'est pas l'intemporel ».

Les temps mêlés de l'inconscient, ce sont ceux des affects, de l'anachronisme – ce qu'on appelle la régression – que vient mobiliser toute séance avec son dispositif asymétrique auquel on n'a jamais fini de s'habituer. Cette régression (topique, temporelle, formelle), caractéristique du rêve, fait du temps de la séance un temps paradoxal, à la fois fini et infini, à la fois soumis au temps présent et mettant la temporalité psychique bloquée dans ce présent au défi de se démêler de ce qui la fige, de retrouver le mouvement de la vie qui ne peut aboutir qu'à la mort. « Le rapport de la fantaisie au temps est de façon générale très significatif, écrit Freud, on est en droit de dire : une fantaisie est comme en suspens entre trois temps, les trois moments temporels de notre activité de représentation [...] Ainsi donc du passé, du présent, du futur, comme enfilés sur le cordon du souhait qui les traverse » (Freud, 1908e/2007 p. 165). La pulsion investit le temps, le temps du fantasme est le temps du désir, à la fois elle refuse le verdict du temps tout en s'en servant à ses fins. Ne dit-on pas que la vengeance est un plat qui se mange froid ?

Si les temps mêlés sont des temps empreints d'immédiateté, de la sexualité infantile et de son amour du mélange et de son refus des frontières, les temps démêlés sont alors ceux de l'ordonnancement des générations : le temps du deuil, le temps de l'attente, de la séparation et de la désexualisation, de la reconnaissance de la différence entre avant et après, entre le mort et le vif. Ce temps-là s'inscrit d'abord dans le vécu du corps qui change.

L'adolescence et la vieillesse ont en commun de forcer l'inconscient hors de son déni protecteur : plus question d'une enfance éternelle, plus question d'une jeunesse d'esprit qui fera fi du corps, celui-ci finit toujours par réclamer son droit à mourir.

Alors, peut-on vraiment dire que l'inconscient ne connaît pas le temps ?

Références bibliographiques

André J. (2010). *Les désordres du temps*. Paris, Puf.
Aulagnier P. (1989). Se construire un passé. *Journal de la psychanalyse de l'enfant* 7 :191-220.
Chervet B. (1997). Temps et processus de Temporisation. Se mourir ou les amours d'Eros. *Rev Fr Psychanal* 61 (5) 1690-1698.
Freud S. (1985c [1887-1904] /2006). Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904. Paris, Puf.
Freud S. (1900a [1899] /2003). L'interprétation du rêve. *OCF. P,* IV. Paris, Puf.
Freud S. (1908e [1907]/ 2007). Le poète de l'activité de fantaisie. *OCF. P,* VIII : 159-171. Paris, Puf.
Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
Girard M. (2022) Le temps, c'est les autres. *Psychanalyse et Psychose* 22 : 1-19.
Green A. (2000). *Le temps éclaté,* Paris, Les Editions de Minuit.
Laplanche J. (2006). *Problématiques VI, L'après-coup*. Paris, Puf.
Freud S. (1937d/2010). Constructions dans l'analyse. *OCF.P*, XX : 57-73. Paris, Puf.
Neyraut M. (1978). Les logiques de l'inconscient. Paris, Hachette.
Pontalis J.B. (1992). Préface pour *Les délires et les rêve dans la Gradiva de Jensen* de Sigmund Freud. Paris, Gallimard.
Roussillon R. (1997). Construire le temps. *Rev Fr Psychanal* 61 (5) 1669-1674.

RFP 4/2027
Argument du thème : *L'agir revisité*
date limite des manuscrits : 15/01/2027

Jean-Louis BALDACCI*

46, rue de la Clef, 75005 Paris – jlbaldacci@gmail.com

Laurent DANON-BOILEAU**

4, rue du cloître Notre-Dame, 75004 Paris – ldanonboileau@gmail.com

Rédactrices du numéro : Dinah ROSENBERG, Marcela MONTES DE OCA
Coordinatrice du numéro : Aline COHEN DE LARA

Jamais traité au colloque de Deauville, l'agir ne se laisse réduire ni à une faute technique, ni à une catégorie descriptive, mais désigne un moment et un lieu de tension où se rejouent le trauma, le transfert et la fonction même de l'analyste. De l'agir de parole à l'absence, du silence à l'acte, il est une constante de la clinique, mais demeure difficilement accessible à la théorie car il constitue l'envers de la méthode elle-même. Serait-il dans les bons cas, comme le proposait Jean-Luc Donnet, une autre voie royale d'accès à l'inconscient ? Pourtant à tout moment ses exigences confrontent la technique à l'aporie de l'abstinence fétichisée ou du contre-agir « réparateur ». Comment engager la transformation de l'agir, échapper au clivage, et maintenir la possibilité d'un travail psychique ? Telle est la perspective d'un retour sur l'agir que nous proposons dans ce numéro.

Constamment, l'exigence du temps long inhérent à la méthode demeure menacée par la tentation du recours à l'acte qui voudrait s'en dispenser pour abréger. Et constamment la psychanalyse se déploie dans le renoncement à cet acte. Il s'agit bien d'un travail sur les résistances fomentées par l'agir, celles du patient, celles de l'analyste lui-même voire celles du socius.

Chez l'analyste, le renoncement à l'acte est double. Tout d'abord technique, on se souvient de Freud renonçant à toucher ses patients, à parler trop, à questionner ou expliquer de façon intrusive. Il trouve son fondement métapsychologique dans la lettre du 21 septembre 1897, marquant la reconnaissance de l'impossibilité d'agir sur une réalité supposée inaccessible comme telle. Cela deviendra une exigence méthodologique explicite en particulier avec l'introduction de la notion de neutralité. Ainsi, ce renoncement à l'agir dans la technique de l'analyste fait pendant au renoncement à voir dans l'acte subi l'unique cause de la névrose du patient. On l'a souvent envisagé comme une victoire du fantasme sur l'événement, mais c'est surtout l'espoir que la neutralité et l'interprétation de l'analyste puissent permettre au patient de démêler imaginaire et réalité pour retrouver la vérité du souvenir, et apprécier l'éventuelle part du trauma.

Toutefois, que se passe-t-il lorsque l'analysant, au fil de la cure, ne parvient pas à se dégager de la répétition agie de transfert et que ce qui ne peut se remémorer se répète avec

---

* Psychiatre, psychanalyste, membre titulaire formateur de la Société psychanalytique de Paris. Médecin directeur du Centre de consultations et de traitements psychanalytiques Jean Favreau (2000 -2015).

** Psychanalyste, membre titulaire formateur à la SPP, professeur honoraire en linguistique à l'Université Sorbonne Paris Cité.

insistance, trouvant là, malgré la charge destructrice, la seule forme de représentation compatible avec le principe de plaisir ? La réponse de Freud est connue : il se refuse à tout contre-agir réparateur et s'en remet au cadre, à l'interprétation et à l'œuvre de la perlaboration.

Reste que dans certaines configurations nous pouvons nous demander si la neutralité ne court pas le risque de devenir une forme d'abandon, répétant alors le trauma par sa froideur même tandis qu'à l'inverse un contre-agir viendrait le réactiver par la chaleur de sa séduction. Charybde ou Scylla ? Cette aporie au cœur du dialogue Freud–Ferenczi, figure une pierre de touche constante de la psychanalyse et implique le contre-transfert. Comment établir une présence qui s'écarte tant de l'abstinence fétichisée que de l'intervention réparatrice ? Comment finalement convertir l'aporie en paradoxe dynamique et éviter l'impasse ?

On le voit, la question de l'agir ne saurait être envisagée seulement comme une faute technique ou une déviation de la méthode. Il faut y lire un moment de mise à l'épreuve d'un paradoxe. Échappant à l'univocité, l'acte est souvent la seule manière de le représenter. L'agir entend détruire et préserver, exprimer amour et haine, s'adresser à l'objet tout en le mettant en péril et s'en approcher en le tenant à distance. L'enjeu n'est donc pas de supprimer l'agir, mais de rétablir l'écart dynamique entre les termes du paradoxe qu'il incarne pour survivre à la mise à l'épreuve qu'il impose et engager la possibilité d'un après-coup pensable.

En analyse, il est rare que l'agir affecte directement l'objet, son représentant ou le corps propre. En cela, il s'agit rarement d'un passage à l'acte stricto sensu. Il concerne plus souvent la structure encadrante qui organise le site, l'espace interne de la cure, son « in », ou enfin son espace externe, son « out ». Toutefois, il peut aussi attaquer les limites du site, son cadre ou à l'inverse les respecter avec une telle violence que la seule issue possible demeure l'attaque somatique. Il peut enfin s'en prendre à leur insu aux deux protagonistes de la scène et s'actualiser dans leur interaction ce que certaines élaborations ont désigné comme *enactment*. Toutefois, en tous les cas, le silence qui entoure l'agir révèle l'emprise des premiers objets, celle des imagos qu'on ne peut destituer, sans pouvoir non plus s'en séparer et dont on ne peut alors qu'attendre masochiquement la réponse agie.

Dès lors, la question de l'agir impose le déplacement. Elle n'est plus : « Que faire face à l'agir ? », mais plutôt : « Comment dès les premières rencontres, la parole peut-elle soutenir la créativité diurne et nocturne des transpositions symbolisantes entre le dehors et le dedans, les réunir sans clivage dans le transfert et permettre à la remémoration d'advenir ? »

Références bibliographiques

Denis P. (2013). D'imagos en instances : un aspect de la morphologie du changement. Dans De l'exaltation : 61-81. Paris, Puf.

Donnet J.-L. (2005). La nouvelle voir royale. Dans *La situation analysante* : 95-109. Paris, Puf.

Donnet J.-L. (2016). L'agieren et la parole. Dans *Dire ce qui vient. Association libre et transfert* : 40-42. Paris, Puf.

Donnet J.-L. (2024). À propos du don d'absence. Dans *Le don d'absence* : 21-29. Genève, Tribune psychanalytique Éditions.

Ferenczi S. (1928/1982). Élasticité de la technique psychanalytique. Dans *Psychanalyse* IV : Œuvres complètes 1927-1933 : 53-65. Paris, Payot.

Ferenczi S. (1932/1982). Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Dans *Psychanalyse* IV : Œuvres complètes 1927-1933 : 125-135. Paris, Payot.

Freud S. (1895d [1893-1895]/2009). Chapitre IV. Sur la psychothérapie de l'hystérie. Dans *Études sur l'hystérie*. OCF.P, II : 9-332. Paris, Puf.

Freud S. (1904a [1903]/2006). La méthode psychanalytique de Freud. OCF.P, VI : 277-279. Paris, Puf.

Freud S. (1912e/1998). Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique. OCF.P, XI : 145-154. Paris, Puf.

Freud S. (1914g/2005). Remémoration, répétition et perlaboration. OCF.P, XII : 185-196.

Freud S. (1985c [1887-1904]/2006). Lettre du 21/09/1897. Dans *Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904*. Paris, Puf.

Janin C. (1999). Le trauma : de la commémoration à l'élaboration. Dans *Figures et destins du traumatisme* : 29-49. Paris, Puf.

Gibeault A. (2014). Enactment : mise en acte et/ou mise en scène. *Rev Fr Psychanal* 78 (5) : 1648-1653.

Winnicott D.W. (1947/1969). La haine dans le contre-transfert. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* : 48-58. Paris, Payot.

Winnicott D.W. (1971/1975). L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications. Dans *Jeu et réalité* : 120-131. Paris, Gallimard.

RFP 1/2028

Argument du thème : « Mauvais parents »

date limite des manuscrits : 01/07/2027

Rédacteurs :

Klio BOURNOVA, Piotr KRZAKOWSKI, Thierry SCHMELTZ, Nathalie ZILKHA

Coordination : Vassilis KAPSAMBELIS

> « Les parents jouent dans la vie d'âme enfantine de tous ceux qui seront plus tard des psychonévrosés le rôle principal. »
> Freud (1900a/2003). *L'interprétation du rêve* (p. 301).

> « Elle a une maman et un papa noirs. La maman noire vient la nuit s'en prendre à elle en disant : « Où sont mes miams ? » […] Parfois, elle est jetée dans les toilettes par la maman noire qui vit dans son ventre… » Winnicott (1977/1980). *La petite « Piggle »* (p. 24).

Évoquer des « mauvais parents » suscite d'emblée des réactions affectives, défensives ou offensives, des idées de jugement comme des sensations d'inquiétude et de malaise, tant le lien psychique aux parents est vital, sensible et universel. Entre réalité psychique, mythe personnel ou collectif et réalité sociale, depuis Chronos, Laïos ou Médée, et toutes les histoires d'ogres, de loups et de sorcières, les figures parentales terrifiantes, défaillantes, inadéquates, mortifères ou meurtrières peuplent notre infantile. Elles infiltrent nos cliniques, tant auprès des enfants que des adultes, nos constructions théoriques et sont, peut-être davantage encore, au cœur de notre contre-transfert et de nos théories implicites.

Les parents, même les plus « ordinaires », suffisamment œdipiens, sont inévitablement et heureusement source de frustration, objets de conflit et d'ambivalence entre amour et haine. Ils incarnent ainsi les figures du « mauvais » pour le moi de l'enfant en l'introduisant dans la logique du manque et de la temporalité. Ils occupent ainsi la place de l'objet qui séduit, frustre, abandonne, interdit, donne et retire son amour. Père et mère peuvent aussi se vivre eux-mêmes comme « mauvais ». Toute souffrance ou inadaptation repérée chez un enfant n'interroge-t-elle pas instinctivement la responsabilité des parents ou de leurs substituts, produisant chez eux des effets de honte ou de culpabilité ? L'engouement que l'on constate actuellement dans nos sociétés occidentales pour définir le « bon » ou le « mauvais » parent, pour débattre avec acharnement sur les façons d'éduquer ou de punir, questionne sur l'évolution, dans notre imaginaire social, de la place de l'enfant comme celle de la fonction parentale qui, s'éloignant du modèle patriarcal de l'autorité, cherche de nouveaux repères. Le contraste est saisissant entre, d'une part, la multiplication accélérée, au sein de la parentalité à prévalence narcissique, de « petits empereurs », adorés et détestés, tyranniques et angoissés, et d'autre part, la réalité d'enfants en situation de détresse psychique, physique et sociale du fait des mauvais traitements subis. Dans cette réalité-là, le « mauvais parent » existe du point de vue de la loi et du droit pour les juges. Les psychanalystes sont alors amenés à accueillir la clinique du traumatique, de

la carence fantasmatique, de la violence des agirs, de la fragilité de penser et à constater l'impact du transgénérationnel. Les institutions de protection de l'enfance peuvent, elles aussi, être prises dans ce traumatique transgénérationnel et risquent de devenir d'autant plus des lieux de l'agir et de la répétition maltraitante qu'elles sont peu à peu privées d'accompagnement psychanalytique.

Entre causalité externe et interne, inconsciente, n'est-ce pas ce champ de pensée et d'écoute que déploie la psychanalyse depuis ses origines ? Freud, dans les premiers temps de ses recherches sur l'hystérie, propose comme hypothèse l'étiologie traumatique à caractère incestueux. Le fameux renoncement à sa *neurotica* va s'avérer essentiel pour le développement de la psychanalyse : la causalité traumatique externe n'est plus une explication systématique ; l'espace de la réalité interne, du fantasme et de son action psychique, peut se déployer. La petite « Piggle *»,* soignée par Winnicott, n'était-elle pas terrifiée par une « maman noire », figure issue des projections de ses angoisses primitives massives après la naissance d'une petite sœur ? Nous pouvons ainsi reconnaitre des figures de parents incestueux ou persécuteurs comme résultant de nos scénarios et investissements pulsionnels inconscients, des créations subjectives paradoxalement incontournables, des « fantômes dans la chambre d'enfants » (Fraiberg, 1999) dont le pouvoir d'action interne est considérable. Aussi, la pensée psychanalytique cherche-t-elle à éclairer et à rendre efficient le décalage entre le réel et le psychique, entre l'acte et la représentation. Elle ne travaille pas à distinguer « bons » et « mauvais » parents mais à explorer les particularités et les métamorphoses de ces « matériaux » dans l'économie psychique du sujet. Elle permet de penser ce que ces défaillances – réelles et fantasmées – suscitent comme transfert et comme travail psychique dans la cure.

Avec *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Ferenczi (1933) saisit l'essence de la « mauvaise parentalité » comme dissonance des registres pulsionnels – entre courant tendre et courant sensuel – dans le sens de la sexualité adulte qui devient alors incestueuse, pédophile. La perversion de la fonction parentale s'origine à la fois dans l'acte et dans le malentendu fondamental qui atteint la communauté filiale (même si l'adulte n'est pas un parent) et la construction identitaire et sexuelle de l'enfant. En amont du délire du Président Schreber (Schreber, 1903) on découvre un père inventeur d'une pédagogie – réputée à son époque – strictement normative, exerçant une telle emprise physique et psychique sur l'enfant qu'elle apparaît équivalente à un système délirant (*Wahnsystem*) et à un « meurtre d'âme » (Shengold, 1998). Dans ces contextes, le parent ne permet plus à l'enfant d'élaborer un espace psychique propre en dehors d'une relation de séduction narcissique aliénante (Racamier, 1992) ou de relation d'emprise (Dorey, 1981). À l'excès de présence intrusive, n'y aurait-il pas des effets similaires d'annihilation ou d'altération de l'organisation psychique dans les vécus d'absence trop prolongée, voire définitive, à l'instar des observations de René Spitz (1945) sur l'hospitalisme ?

Nous retrouvons aussi les « mauvais parents » dans le vaste champ des identifications inconscientes, celles du moi et du surmoi, et découvrons la force d'entrave qu'elles exercent sur les remaniements psychiques du sujet. Se pose alors la question de l'interprétation de ces représentations ainsi intériorisées et reconstruites. Ce que l'enfant vit comme défaillance ne se réduit pas à l'acte ou à des effets de négligence ; le parent en tant qu'objet investi, clivé, haï ou idéalisé constitue autant de figures internes mortifiantes – la « mère morte » bien sûr, mais aussi le surmoi mélancolique, le parent dément, désorganisant le fonctionnement psychique de nombreux analysants. Dans *Aux Carrefours de la haine* (1984), Micheline Enriquez prolonge cette intuition en montrant la manière dont le parent fou ou haineux s'inscrit comme voix interne de la destruction de soi. Comment ces processus identificatoires, plus proches de l'incorporation, et leurs modalités d'investissement se traduisent-ils dans la dynamique de la cure ? Plusieurs auteurs ont repéré les effets anti-processuels dans la cure des patients abusés

(Shengold, 1998), telle la protection inconsciente du parent maltraitant par une forme de paralysie psychique de l'analyste.

Nous devons à Karl Abraham l'idée contre-intuitive que la défaillance parentale peut être, à certaines conditions, source de pensée fondatrice du psychisme et de créativité. Dans son étude de 1911, centrée sur le peintre Giovanni Segantini, il fait l'hypothèse que la carrière de cet artiste traduit le désir inconscient de punir sans relâche « *Les Mauvaises Mères* » (titre d'un de ses tableaux, 1894). Abraham montre combien la perte précoce d'une mère malade peut être vécue par l'enfant comme l'expérience d'émergence d'une « mauvaise mère », objet pré-ambivalent de haine. Cette figure installe dans un registre structural l'injustice comme donnée constitutive du psychisme : une mère qui meurt ou se retire devient malgré elle « mauvaise mère » aux yeux de l'enfant qui subit passivement l'expérience. L'enfant peut aussi transformer l'absence ou la disparition de l'objet en activité psychique symbolisante. Dans le jeu du *Fort-Da*, Freud interroge ce retournement : « Comment s'accorde donc avec le principe de plaisir le fait qu'il [l'enfant] répète comme jeu cette expérience vécue qui lui est pénible ? » (1920g, p. 286).

C'est sur le sol anglais, arpenté par *Oliver Twist*, sol sans doute marqué par la tradition des internats, l'arrivée d'Anna Freud et de Melanie Klein, puis le tournant que fut l'expérience inédite de l'évacuation d'un million d'enfants pendant la seconde guerre mondiale, que la pensée psychanalytique autour de l'enfant et le rôle de l'objet a connu son essor le plus dynamique. Bion – dont l'enfance fut marquée par la séparation brutale d'avec sa mère à l'âge de huit ans – transforma sa blessure en source d'une œuvre immense sur la fonction maternelle dans l'organisation des processus de pensée ou, à l'inverse, l'atteinte de ceux-ci comme dans le cas des états traumatiques primaires (1962). Winnicott, dont la propre enfance fut également jalonnée par les absences maternelles et la suppléance de ses sœurs et nourrices, en tira une conception originale de la fonction parentale. La « *good enough mother* » va devenir un paradigme dynamique où la mère, par ses manques inévitables, permet à l'enfant de grandir. Le « suffisamment bon » désigne ainsi la faille nécessaire, la différence, la non-toute-puissance qui ouvrent le champ du jeu et du symbolique. Aussi, la psychanalyse britannique, de Klein à Bowlby, a-t-elle fait des effets de carence parentale – séparations précoces, dépressions maternelles, attachements insécures – une véritable sémiologie du lien. Elle a rejoint par ailleurs la recherche psychanalytique en France et soutenu l'essor des traitements psychanalytiques des enfants dès l'après-guerre, notamment par la création des premières institutions de soins psychanalytiques pour les enfants et leurs parents (CMPP en 1946). Ces lieux d'accueil de la souffrance psychique ont constitué une source inestimable du développement d'une pensée clinique originale autour de la parentalité conçue à la fois comme qualité d'investissement et comme processus (Cf. entre autres les travaux importants de R. Diatkine, J. Simon, M. David, R. Misès, S. Lebovici, M. Soulé, R. Kaës, B. Golse, etc.).

Sur la scène analytique, les images de « mauvais parents » prennent des formes multiples selon la conflictualité engagée. Qui plus est, l'après-coup a fait son œuvre, et bien qu'à chaque étape mutative de l'existence correspondent des modalités d'ambivalence et d'identification particulières envers l'objet parental, il serait artificiel de réduire une figure fantasmatique à une conflictualité précise ou à un enjeu spécifique. Les « mauvais parents » n'apparaissent pas seulement dans le récit conscient de l'analysant mais se révèlent, douloureusement, à travers les manifestations du transfert et du contre-transfert, ou s'actualisent à travers les agirs, les résistances et les impasses processuelles dans les liens d'emprise mutuelle. Le travail analytique ne consiste-t-il pas, la plupart du temps, à revisiter ces traces et leurs après-coups *via* les transferts et à trouver des voies de dégagement aux répétitions mortifères ?

Dans la narrativité des analysants, il faut encore noter l'importance du passage de « ma mère » et « mon père » à « mes parents ». Ce glissement marque-t-il l'accès à une représentation symbolique où les deux figures se réunissent – ou se confondent – dans

l'imaginaire de l'enfant devenu adulte ? La triangulation classique Mère-Père-Enfant se doublerait alors d'une autre, plus tardive et plus réflexive : Mère-Père-Parent. Constituerait-elle alors cette nouvelle aire de reconnaissance et de conflit où se jouerait pour le sujet la réélaboration de ses origines ? Non plus une cause mais un opérateur psychique fondamental, le « mauvais parent » n'oblige-t-il pas à penser la filiation en intégrant la perte, l'ambivalence et la place du tiers protecteur pour (ré)inventer voire installer une parentalité pour soi et pour l'autre ?

Références bibliographiques

Abraham K. (1911/1965). Giovanni Segantini. Essai psychanalytique. *Œuvres complètes I. 1907-1914* : 161-211. Paris, Payot.
Bion W.R. (1959/1983). *Réflexion faite*. Paris, Puf.
Bion W.R. (1962/1979). *Aux sources de l'expérience.* Paris, Puf.
Bowlby J. (1978). *Attachement et perte I, II, III*. Paris, Puf.
Dorey R. (1981). La relation d'emprise. *Nouv Rev Psychanal 24* : 117-140.
Enriquez M. (1984). *Aux carrefours de la haine. Paranoïa, masochisme, apathie.* Paris, Epi.
Ferenczi S. (1933/1982). Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. *Œuvres complètes IV*. 1927-1933. Paris, Payot.
Fraiberg S. (1999). *Fantômes dans la chambre d'enfants*. Paris, Puf.
Freud S. **(**1950c [1895]/2006). Projet d'une psychologie. *Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904 :* 593-693. Paris, Puf.
Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
Green A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris, Editions de Minuit.
Klein M. (1959/1990). *La psychanalyse des enfants*. Paris, Puf.
Racamier P.C. (1992). *Le génie des origines. Psychanalyse et psychoses.* Paris, Payot.
Schreber D.P. (1903/1975). *Mémoires d'un névropathe.* Paris, Mercure de France.
Shengold L. (1998). *Meurtre d'âme : le destin des enfants maltraités*. Paris, Calmann-Lévy.
Spitz R. (1945). An inquiry into the genesis of psychiatric conditions in early childhood. *The Psychoanalytic Study of the Child* (1) : 53-74.
Winnicott D.W. (1958/1989). *De la pédiatrie à la psychanalyse.* Paris, Payot.
Winnicott D.W. (1977/1980). *La petite « Piggle » : compte-rendu du traitement psychanalytique d'une petite fille.* Paris, Payot.
Winnicott D.W. (1994). *Déprivation et délinquance*. Paris, Payot.

RFP 2/2028
Argument du thème : *Aiguillage*
date limite des manuscrits : 01/09/2027

Rédacteurs :
Riadh BEN REJEB*

Laboratoire de psychologie clinique, 94 Bd du 9 avril 1938, Tunis 1007, Tunisie – riadhbenrejeb@yahoo.fr

Sabine FABRE**

41 Grand'Rue Villenouvelle 82000 Montauban – sfabre.benech@orange.fr

Coordination
Vassilis Kapsambelis

Le mot « aiguillage » ("Wechsel" en allemand) apparait dans l'œuvre de Freud à deux reprises : ce mot est utilisé une première fois dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* (Freud 1901b/2012, p. 370). Freud y utilise le terme « aiguillage » pour véhiculer les mots à double-sens permettant de passer d'un sens à un autre dans le registre associatif, indiquant ainsi un changement de qualité. Sont également employés les termes « pont verbal » (Freud, 1901b/2012, p. 131) et « pont associatif » (*idem*, p. 194).

Mais c'est surtout dans l'écrit consacré à Dora que le terme est repris à la fois dans le corps du texte et en bas de page (Freud, 1905e [1901]/2006, p. 244, 260 et 268-269). Freud y parle d'abord d'« aiguillage » dans le sens de *passage* ou d'*évolution* des symptômes de Dora, précisément du catarrhe à la toux : « Le mot de ″catarrhe″, par lequel elle a appris à désigner son affection lorsqu'un mal similaire chez sa mère obligea celle-ci à aller à Franzensbad, est là encore un ″aiguillage″ qui permit à toute la série de pensées relative à la responsabilité de papa dans la maladie de se manifester dans le symptôme de la toux » (Freud, 1905e [1901]/2006, p. 260).

Freud utilise ensuite le mot « aiguillage » pour qualifier la situation de certains mots à double sens : « Apparemment la connexion de cette réminiscence avec les deux sphères, celle du mouillé sexuel et celle de la salissure, est extérieure, superficielle, établie par l'intermédiaire des mots, car ″gouttes″ est employé comme ″aiguillage″, comme un mot équivoque, et ″bijou″ est, tout aussi bien que ″propre″, un opposé quelque peu forcé de ″sali″ » (Freud, 1905e [1901]/2006, p. 268-269). Le même sens a été véhiculé au préalable au niveau de la note de bas de la page 244 : « Or les mots équivoques sont comme des « aiguillages » pour le cours des associations ». Ainsi, il semble s'agir dans tous les cas d'aiguillage des mots, ou de mots « aiguillages » (Bouchard, 2025, p. 384).

L'utilisation par Freud du terme aiguillage se trouve en lien direct avec les processus de connexion, association, évolution, branchement et commutation en rapport avec la signification manifeste et/ou latente des mots. Si le verbe « aiguiller » signifie : diriger (un train) d'une voie sur une autre par un système d'aiguillage, changer de direction, d'orientation (*Le Robert*)**,** au niveau psychodynamique, il peut véhiculer un changement de direction, de circuit sur le plan du tissu associatif. Telle la fréquentation d'un réseau de transport, tout dépend de l'état et de la

---

* Psychologue, professeur de psychopathologie, Directeur du Laboratoire de psychologie clinique (Université de Tunis), psychanalyste (SPP).

** Psychiatre, psychanalyste, SPP, Groupe Toulousain de la SPP.

fluidité de la circulation, de l'état d'un carrefour, de l'état de la voie à emprunter. Les embouteillages liés aux résistances, refoulements, censure, dénis au niveau des processus de pensée et des affects peuvent forcer à la création d'un nouveau chemin, une nouvelle voie, éventuellement un raccourci totalement inattendu via un passage à l'acte, un lapsus, etc.

L'aiguillage est aussi l'action de faire mouvoir des aiguilles et engendre ainsi le risque d'être piqué, touché par la parole de l'autre (sans préjuger de quel côté du divan elle s'origine) mais aussi de se piquer soi-même quand le discours dévoile un sens nouveau à une histoire jusque-là figée. L'expression « de fil en aiguille » illustre l'action de passer progressivement d'une chose à l'autre. Dans ce cas, ce n'est pas un changement brutal qui s'opère, le pas à pas associatif du patient autorise alors l'écoute en égal suspens de l'analyste. Celui-ci se laisse conduire sans connaître la destination mais avec l'assurance de trouver au cours du voyage le chas par lequel le fil est passé.

Les origines de ce modèle explicatif existent d'abord dans *l'Esquisse* (Freud, 1895/1950c) où Freud cherche à comprendre le fonctionnement de « l'appareil neuronique ». Il s'intéresse aux relations entre la *perception* et la *mémoire* en lien avec le processus d'*excitation*. Trois ans après, Freud utilise la métaphore de changement de « voies » pour expliquer le mécanisme psychique de l'oubli (Freud, 1898b/1989). Il y parle également de « connexion » de deux thèmes, et de « connexion » entre un nom et un autre, avec des exemples qui seront repris d'ailleurs dans son ouvrage de 1901b, plus particulièrement avec l'analyse du nom *Signorelli* (Freud, 1898b/1989, p. 101-102). L'année suivante, il reprend ce modèle dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves* (Freud, 1900a[1899]/2003, p. 591-594). Même si « l'appareil psychique » prend la place de « l'appareil neuronique », Freud abandonnant ainsi le modèle neurophysiologiste pour un modèle psychanalytique, les schémas explicatifs restent identiques. Ainsi, en comparant l'appareil psychique à un appareil photographique, Freud distingue d'une part *la zone P* (la perception) et d'autre part, *la zone* S, située à l'arrière, une zone profonde échappant à la conscience. C'est là où s'archive le flux des expériences corporelles et émotionnelles du sujet. Il s'agit de l'inconscient. Entre les deux zones P et S, il y a un système complexe qui travaille en forme de réseau et qui distribue les perceptions pour les affecter, les classer, les répertorier dans différents paliers ou couches de plus en plus profondes : il s'agit de distribution entre S_1, S_2, S_3, S_n, selon des niveaux de charges affectives, associatives, des traces mnésiques, etc. Et ce sont ces traces classées qui vont remonter de l'inconscient vers la surface pour fournir les images du rêve, des représentations, mais cela peut survenir également par le biais des autres formes d'expression de l'inconscient.

Dans *Le mot d'esprit* (1905c), Freud reprend la question des mots à double sens et décrit la technique du mot d'esprit « comme une condensation accompagnée de la formation d'un substitut » aboutissant à la formation d'un mot mixte (p 62). Mais il y a également « les diverses possibilités d'"utilisation multiple" d'un même mot » (p 89). Freud donne de nombreux exemples de mots à double sens, dont celui de « vol » pouvant signifier aussi bien « envol » que « brigandage » (p. 100). Le mot d'esprit, comme dans le processus d'élaboration d'un rêve, emprunte différents détours pour contourner la censure. Dans les deux cas, il y a un processus de condensation qui conduit à un raccourcissement (p. 77) visant ainsi une tendance à l'économie. Pour Freud, il s'agit « d'une économie réalisée en matière de dépense psychique en général » (p. 226). Le même procédé économique semble pouvoir s'appliquer au processus d'« aiguillage ».

Freud imaginait un appareil psychique où les dépenses d'énergie circulent, peuvent se ramifier par associations, et sont aiguillées ou dérivées pour gérer le plaisir et le déplaisir. L'aiguillage correspond à la réduction des voies de décharge de l'énergie. Telle dans une gare de trains où différentes voies s'entrecroisent, les associations fonctionnent comme des points d'intersection complexes articulant différents niveaux de la psyché. D'ailleurs, l'utilisation du terme « aiguillage » par Freud semble être un emprunt supplémentaire au vocabulaire du

domaine ferroviaire. Ainsi la règle fondamentale de l'association libre est définie comme suit (Barreau, 2004, p. 119) : Proposer au patient de regarder le paysage par la vitre et décrire ce qui est vu (Freud, 1913c/1977, p. 94 ; 1913c/2005, p. 176).

Sur le plan clinique, on rencontre ce qu'on pourrait appeler « le travail d'aiguillage » dans les symptômes (hystériques dans le cas de Dora, mais également psychotiques, dans les délires et les hallucinations), dans le travail du rêve, dans le fonctionnement de la mémoire et des traces mnésiques mais également dans les associations libres, les lapsus, les actes manqués, etc.

Depuis Freud, des analystes francophones ont utilisé le mot « aiguillage » dans différents contextes : on rencontre d'abord l'utilisation de ce mot par Jean Guillaumin dans un texte paru en 1973. Il explique comment l'aiguillage serait à l'œuvre dans la formation ou la production du trait d'esprit et des jeux de mots : « Il s'agit en somme d'un court-circuit linguistique qui confronte brusquement l'auditeur du mot d'esprit avec une issue que le mouvement des propos précédents ne laissait pas attendre, ou du moins pas si tôt (dans l'allusion par exemple). Plus exactement encore, on pourrait dire qu'il y a, en règle, comme un changement d'aiguillage du sens à un moment donné, à la faveur de l'absence ou de l'interpolation d'un ou plusieurs termes clés, absence ou interpolation d'abord perçue comme innocente et qui brusquement, par l'amphibologie créée, prend une portée dangereuse, dont la conscience s'avise ensuite » (Guillaumin, 1973, p. 625). Pour comprendre les mécanismes de l'humour, il est inutile d'opérer une distinction « entre des éléments de la première ou de la deuxième topique » (p. 547).

Vingt ans plus tard, Jean-Bertrand Pontalis, à propos de « l'homme aux loups », insiste sur le fait que le travail de l'analyse comprend deux moments : une déconstruction d'abord et une mise en contact ensuite « sans motif à rejoindre ». L'analyse serait à l'image « d'un réseau ferroviaire, si l'on veut, mais sous condition que de nouvelles voies s'ouvrent, qu'il y ait des butoirs, des erreurs d'aiguillage et même de déraillements » (Pontalis, 1994, 4, p. 18).

Retenons que les linguistes se sont intéressés également aux lapsus et que c'est dans ce cadre que Mario Rossi (2006) avance qu'ils constituent « des erreurs d'aiguillage ». Plus récemment, Nicole Geblesco (2024, p. 144) affirme que les traces mnésiques sont de « véritables aiguillages internes, elles permettent à la psyché les mouvements qui donnent au monde interne souplesse et efficacité.

Ainsi, en psychanalyse, l'aiguillage serait une méga-métaphore qui permet d'expliquer également les processus de déplacement et de dérivation du courant pulsionnel, par exemple dans les différentes formes de latéralisation dans le travail analytique : externe ou interne (Gibeault et al, 1981). « Le personnage tiers ou l'objet tiers, disent-ils en substance, permettent une *dérivation* du fleuve transférentiel et l'empêchent ainsi de sortir de son lit pour provoquer – selon leur dire – une « catastrophe » » (Lavallée, 2024, p. 581). Cela explique les frayages pulsionnels existant de façon discrète permettant des micro-déplacements du transfert (p. 582). D'ailleurs, on peut se demander avec Guy Lavallée s'il faut parler de dérivation, de déviation ou encore de dérive (associative, transférentielle).

Le thème d'aiguillage peut avoir des liens et des prolongements avec « le travail de déformation » mais également avec « la complaisance somatique » (Spitz, 1965, p. 167) ou encore dans « le choix du symptôme » ou « le choix d'organe » en psychosomatique. Ici, la poussée pulsionnelle déborde les processus de pensée et fait retour dans le soma. Il s'agit dans tous les cas, d'un système de régulation du trafic psychique, passage d'une voie à une autre aboutissant à de nouveaux mots, de nouvelles associations, de nouvelles issues voire à des impasses telles que décrites par A. Green (2000, p. 744, 756) dans la position phobique centrale. Dans ce cas, les différents aiguillages repérables dans le discours du patient ne visent pas à s'approcher du noyau traumatique mais au contraire à s'en éloigner « avec le désir d'échapper

à ce qui peut être découvert de soi ». L'aiguillage est alors au service du négatif et vise à « des ruptures associatives potentiellement significatives ».

Le mot aiguillage entretient donc des liens avec la notion de frayage et s'inscrit dans le cadre de réseau de connexion, de croisement de chemin, de cheminement (Centner, 2004). Il est en lien avec le fonctionnement dynamique et économique de la première topique. Cependant sa mise en exergue peut-elle être considérée comme annonciatrice du changement de nature qualitative opérée avec l'élaboration de la deuxième topique ?

Il est toujours question de transmission et de mouvements progrédients / régrédients. On peut trouver des prolongements à ce même mot dans l'activité d'embrayage qui serait à l'origine du processus créateur (Topia, 2007). Ces processus sont à l'œuvre dans l'écriture poétique, l'improvisation musicale et le vaste champ de la culture.

Dans le travail de la cure, on croise le mécanisme d'aiguillage dans tout processus d'interprétation psychanalytique, donc de traduction, plus particulièrement dans la situation des « mots équivoques » (Diatkine, 2007). En rappelant l'extrait relatif à Dora, Diatkine ajoute : « Pour Freud, il n'y a nulle contradiction entre cette place des mots comme ″aiguilleurs″ du travail interprétatif et l'idée qu'ils ne sont qu'un matériel tout préparé » (Diatkine, 2006, p. 17). Il rappelle que « presque tous les exemples cliniques d'interprétation rapportés par Freud, depuis ″Dora″ et ″L'homme aux loups″ jusqu'aux articles sur ″L'occultisme″ et sur ″Le fétichisme″ partent de mots à double sens » (p. 16). Cette fois, le travail d'aiguillage est au service de l'analyste. Celui-ci peut, avec ses interventions, et à partir d'un mot utilisé par le patient, ouvrir un champ sémantique que ce dernier ne voulait pas voir ou entendre. C'est tout l'art du travail de l'interprétation ou du décodage des symptômes (Diatkine, 2007).

L'aiguillage invite à traiter de l'associativité à la fois chez le patient et chez le psychanalyste. Ce travail associatif fait lui-même appel à la notion de « barrière de contact » telle que conceptualisée par Freud dans *l'Esquisse* (Freud, 1895/1950c) puis par W. Bion (1962), telle une frontière psychique facilitatrice ou pas de flux entre le conscient et l'inconscient. L'aiguillage limite-t-il la liberté de pensée ou au contraire ouvre-t-il la voie à du mouvement infini au niveau des représentations mentales ? L'inconscient condense plusieurs pensées latentes en un carrefour de sens à la manière des « mots-valises » ou « valises à double compartiment » de Lewis Caroll qui se fragmentent ensuite ou qui se transforment en ferments créatifs.

Références bibliographiques

Barreau J.J. (2004). Le train et les chemins du transfert. *Topique*, 86 : 117-136.

Bion W. R. (1962/1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.

Bouchard C. (2025). En après-coup de la rencontre : l'échange inter-analytique, *Rev Fr Psychanal*, 89(2) : 379-386.

Caroll L. (1871/2009). *De l'autre côté du miroir*. Paris, Gallimard.

Centner C. (2004). Le frayage et le cheminement. Dans J. François, *La psychanalyse : chercher, inventer, réinventer* : 97-114. Paris, Erès.

Diatkine G. (2006). Des liaisons contraintes et insensées, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2, 15 : 11-24.

Diatkine G. (2007). L'origine des interprétations. Dans https://www.spp.asso.fr/textes/lorigine-des-interpretations/?print=pdf

Freud S. (1898b/1989). Sur le mécanisme psychique de l'oubliance. *OCF. P. III* : 143-251. Paris, Puf.

Freud S. (1950c [1895]/2006). Esquisse d'une psychologie scientifique, dans *La naissance de la Psychanalyse*. Paris, Puf, 1956. Paru également sous le titre : Projet d'une psychologie.

Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904 : 593-693. Paris, Puf.
Freud S. (1901b/2012). Sur la psychopathologie de la vie quotidienne. *OCF. P.*, V : 73-376. Paris, Puf.
Freud S. (1905c/1988). Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient. Paris, Gallimard, folio.
Freud S. (1905e [1901]/2006). Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora). *OCF.P*, VI : 183-301. Paris, Puf.
Freud S. (1913c). 1/ Le début du traitement ; dans *La technique psychanalytique*. Paris, Puf, 1977, 80-104. 2/ Sur l'engagement du traitement. *OCF.P, XII*, 161-184, Paris, Puf, 2005.
Geblesco N. (2024). Des « traces mnésiques » de la métapsychologie freudienne aux théories de la création. Dans R. Ben Rejeb (dir.), *Les Traces*. Carthage, Beit al-Hikma : 139-148.
Gibeault A., Guedeney C., Kestemberg É., Rosenberg B. (1981), Transfert latéral et névrose, *Cahiers du Centre de psychanalyse et de psychothérapie,* 3 : 57-84.
Guillaumin J. (1973). Freud entre deux topiques : le comique après "L'Humour" (1927), une analyse inachevée, *Rev franç psychanal*, n° 4 : 607-654.
Green A. (2000). La position phobique centrale : avec un modèle de l'association libre, Rev Fr Psychana, 2000(3) : 743-771.
Lavallée G. (2025). Dynamique du site analytique : sortir des impasses. *Rev. Franç. Psychanal*., 3, 89 : 577-588.
Pontalis J. B. (1994). La saison de la psychanalyse, *Trans*, 1994, 4 : 11-31.
Rossi M. (2006). Les lapsus : des erreurs d'aiguillage. *Cerveau & Psycho*, 14 : 52-57.
Spitz R. (1965). *De la naissance à la parole. La première année de la vie de l'enfant*. Paris, Puf, 1968 ; 6ème édition, 1979.
Topia A. (2007). La trace et l'embrayage : de Dickens à Joyce. Dans André Topia et Marie-Christine Lemardeley, *L'empreinte des choses* : 93-103. Paris, Presse Sorbonne Nouvelle.

RFP 3/2028
Argument du thème : Mourir
date limite des manuscrits : 15/11/2027

Rédacteurs
Flore CANAVESE
Dinah ROSENBERG

Coordination
Martine PICHON-DAMESIN

Mourir est le destin commun. Nul n'y échappe. Et nul n'échappe au déni. Entre angoisse et réalité, acte et destin, maladie et guerre, meurtre infligé du dehors et pulsion de mort œuvrant au sein de la psyché, mourir parcourt la théorie et la pratique analytique. Les vifs débats actuels sur le suicide assisté et l'aide active à mourir ne peuvent manquer d'interpeller les analystes.

Freud choisit de mourir, assisté par son médecin, le 23 septembre 1939. Sa grande tranquillité d'esprit contraste avec son obsession pour la mort. Il a toujours eu la conviction qu'il mourra précocement, et il a bien conscience que ses craintes hypocondriaques sont à rattacher à autre chose que ~~se~~s troubles fonctionnels. Son autoanalyse a commencé avec la mort de son père, et le vœu de mort occupe alors une place centrale dans la théorie. La maladie et la guerre ont marqué sa vie, il en a tiré des considérations *actuelles sur la guerre et la mort* (Freud 1915b). Avec *Au-delà du principe de plaisir* (Freud 1920g) et l'introduction de la pulsion de mort, mourir prend une place essentielle dans la théorie, et œuvre au cœur de la vie psychique. Mais il reste que « l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière » (Freud 1920g, p. 311). Quelles sont donc ces manières ? Alors que la mort est un état, mourir est un processus de la vie, un destin, un accident, un acte, une expérience…

« Mourir », le thème peut susciter l'angoisse. N'y a -t-il pas une nécessité à s'y confronter tant y sont engagés de nombreux registres ? Est-ce une angoisse de mort ? Freud (1915b, 1926d, 1923b) soutient que l'angoisse signale un danger représenté dans l'inconscient qui ignore la négation ; la mort n'ayant de contenu que négatif, l'angoisse de mort est en définitive un « analogon de l'angoisse de castration » (Freud 1926d p. 246). L'angoisse-signal de la mort se distingue alors de l'effroi devant la mort qui constitue un moment traumatique où « l'angoisse n'est pas seulement signalée comme affect mais elle est aussi nouvellement engendrée à partir des conditions économiques de la situation » (Freud 1926d p. 246).

Si l'angoisse de mort est un déplacement de l'angoisse de castration, « mourir » est un fantasme. Imaginer sa propre mort en restant spectateur de la scène est une fantaisie répandue qui préserve une position de maîtrise et contredit l'impuissance de la mort. Rêver de sa propre mort est un rêve typique allant du cauchemar qui réveille au désir inconscient masqué par la forme manifeste de la mort. Les héros de fiction qui « s'entendent à mourir et qui plus est réussissent même à en tuer un autre » (Freud 1915b p. 145) nous permettent de traverser, sans dommage ni punition, la mort et le meurtre. Les fantasmes autour de la mort s'élaborent collectivement par le biais de productions culturelles, religieuses, artistiques, qui dépendent de chaque environnement. La mort peut alors faire l'objet d'une idéalisation. Ce fantasme engage les enjeux de la passivité et de l'activité, du sadisme et du masochisme, du meurtre, de

la séduction, de l'idéalisation et du châtiment. Est-il une analyse sans que ne s'actualisent des fantasmes de mort et de meurtre ? Comment s'intriquent-ils avec le sexuel dans le transfert, alors que la position allongée sur le divan actualise à la fois les fantasmes de mort et de passivité sexuelle ? Si les fantasmes de meurtre sont toujours là, certaines configurations cliniques suscitent une prise, une capture contre-transférentielle particulièrement intense. Comment l'analyste supporte-t-il alors l'impression d'être tué ou de mourir en séance ?

La position freudienne sur l'angoisse de mort suscite de vifs débats. J.-B. Pontalis (1977) y voit une dénégation de Freud, alors que la pulsion de mort place le retour à l'inanimé au cœur de l'inconscient, de la vie et de toute analyse ; comme un interdit pour l'analyste « d'éluder le travail antagoniste de la mort », qui l'oblige à « se porter à sa rencontre » (p. 247-251), et à mourir un peu. La controverse théorique sous-tend des divergences techniques et des enjeux contre-transférentiels.

* * *

Nous mourrons. Nous mourons. La mort n'est pas seulement un fantasme, c'est une réalité. Nous le savons mais, Freud (1915b, p. 142) nous rappelle à quel point nous souhaitons « l'éliminer de la vie ». Notre mort est l'objet d'un déni. La croyance dans l'immortalité est selon Freud une forme de la négation de la mort ; le souhait de retrouver la protection parentale face à la détresse et l'injustice se heurte à leur persistance et la vie future est le « cadre temporel » qui maintient l'illusion d'une Providence bienveillante (Freud 1927c, p. 171). Freud encourage à se dégager de cette illusion. Il conclut « si vis vitam para mortem », si tu veux la vie, prépare la mort (Freud 1915b, p. 155).

Dans la cure les enjeux narcissiques et le déni de la mort chez le patient peuvent conduire l'analyste à ressentir la peur à sa place. Comment s'actualisent et se travaillent la négation de la mort et la croyance en l'immortalité dans la cure ? Quelle est la part du déni de la mort chez ceux pour qui la vie n'a de goût que dans le risque vital ou chez ces héros qui savent mourir avec courage pour leurs idéaux ? Entre angoisse, réalité et admiration parfois, les enjeux contre-transférentiels sont intenses. Qu'en est-il quand le déni du patient et de l'analyste est heurté de plein fouet par un risque mortel au cours du travail ? Comment l'analyste traite-t-il la finitude réelle, son vieillissement ou la fin de son exercice ? Cette question mobilise les analystes et a pu susciter de vifs débats (Danon-Boileau et Tamet, 2026).

* * *

Lorsque la mort est proche, et que le sujet se sait condamné, ce dernier mobilise une activité psychique essentielle, une ultime expérience relationnelle qui, sous l'impulsion-de la libido-cherche à vivre jusqu'à l'extrême limite, ce que Michel De M'Uzan (1977, p. 185) nomme « travail du trépas ». Le sujet surinvestit alors ses objets d'amour, mais il n'est pas question ici d'en faire le deuil. Cet élan pulsionnel quasi maniaque, proche de « l'amour passion » bouleverse la topique, brouille les limites entre le sujet et l'objet, mouvement parfois difficilement supportable pour l'objet. Le mourant se concentre sur un objet unique - celui qui le supporte sans trop d'angoisse- avec lequel il forme « la dernière dyade », la limite entre « je » et « non-je » s'estompant comme dans les temps originaires ; dès l'instant où l'objet ne peut plus assumer cette fonction, le malade s'en sépare, et une séparation prématurée serait comparable à une « euthanasie psychique » (De M'Uzan 1977, p. 194-196) qui ferait échec au travail du trépas. Le déni de la mort et son acceptation supposent un clivage du moi dans lequel le mourant sait, se résigne à la mort et en même temps la dénie grâce au travail pulsionnel, auto-conservateur de l'inconscient dont le projet est de vivre, de « ressaisir le passé pour le remanier indéfiniment » (De M'Uzan 2005, p. 45).

* * *

On dit d'une personne trop fragile pour lutter qu'elle « se laisse mourir ». La part d'auto-conservation de la libido narcissique n'est plus suffisante pour enrayer le désinvestissement de la vie. Ferenczi (1929) soutient ainsi qu'un enfant « mal accueilli » dans la vie meurt « facilement et volontiers » sous l'effet de « sa pulsion de mort ». Seul l'immense investissement parental fournit la libido nécessaire pour maintenir l'enfant en vie. Pour Benno Rosenberg (1991), le masochisme est gardien de la vie physique et psychique ; en liant la pulsion de mort par la libido, il met une borne à la tendance à réduire à néant toute tension. Permet-il chez certains sujets âgés – les analystes en particulier – un renoncement, une acceptation de la finitude leur permettant ainsi de s'arrêter et de céder la place ? Se laisser mourir, attitude passive qui pourrait sembler masochiste, peut aussi venir d'un défaut de masochisme primaire. Afin de combler ce défaut, le masochisme secondaire peut devenir mortifère, abandonner toute satisfaction réelle, et en particulier toute relation objectale ; il devient « non seulement mortifère mais léthal » (Rosenberg 1991, p. 85).

Dans la mélancolie (Freud 1916-17g), le moi s'attaque pour viser un objet perdu. La possibilité-même du détachement nécessite un travail spécifique dont l'échec peut entrainer le suicide. Pour Rosenberg (1991) ce travail vise la réintrication pulsionnelle et passe donc par le masochisme. Dans le suicide, s'agit-il de mourir ou de tuer ? De se tuer ou d'attaquer l'objet ? L'objet de transfert peut-il permettre une intrication pulsionnelle sur lui et soutenir une issue suffisamment masochique pour préserver la vie ? Quelles sont les modalités d'intervention qui soutiennent le masochisme ? Par quel biais le surmoi cruel de la mélancolie peut-il retrouver sa valence protectrice ? La menace suicidaire, le danger réel ainsi que les affects mobilisés pourraient-ils permettre de retrouver l'objet ? Y a-t-il des spécificités du suicide ou de la menace suicidaire chez les adolescents, en particulier dans la cure ?

Dans le suicide, mourir devient un verbe actif. Pour de M'Uzan (1977, p. 198), la décision de mourir et le retrait d'investissement placé dans ses objets est une « erreur du moi », une « méprise narcissique » ; l'analyse doit soutenir la vie pulsionnelle donc psychique, « jusqu'à l'extrême limite » et « sans que soit pour autant altérée la pérennité de l'investissement objectal » (De M'Uzan 2005, p. 63). Et l'auteur de se demander pourquoi le moi-plaisir ne pourrait pas jouer son rôle jusqu'au bout. Le moi et « les activités fantasmatiques qui le spécifient » ont un rôle conservateur, de sorte que le retrait en lui de la libido du mourant conduit non à un travail de deuil mais de mélancolie.

* * *

Mourir est un processus qui peut relever d'un destin personnel, d'un processus interne de désinvestissement ou d'un acte suicidaire. Pour certains survivants, approcher la mort est une expérience. La survie cantonne la vie au registre du besoin. La libido se concentre sur l'auto-conservation. Certains patients ne peuvent vivre que dans le danger vital, mourir est leur mode de vie, souligne Nathalie Zaltzman (1998, p.120-122, 130-137) ; rabattre leurs enjeux vitaux sur un conflit libidinal ne vise alors qu'à protéger le déni de l'analyste. Quels sont les ressorts psychiques de l'accrochage à la vie ? Nathalie Zaltzman (1998) évoque les déportés, les victimes de la Shoah, les personnes subissant des « expériences-limites ». Leur résistance provient selon elle d'une forme de la pulsion de mort à valeur auto-conservatrice qu'elle nomme « anarchiste » : c'est la force qui pousse à survivre « individu par individu », à individuer son corps, à ne pas se fondre dans la masse (à l'inverse du narcissisme). Sa reconnaissance est une condition de l'analysabilité et même de la vie. Gérard Szwec a décrit ceux qu'il appelle les galériens volontaires (1998, p. 48, 54, 77) dont certains cherchent

continuellement « des états de danger, de détresse, et de perdition » et « reconstituent une situation traumatique initiale ». L'enfer dont ils réchappent et auquel ils reviennent n'est pas une angoisse objectale mais une « surexcitation inintégrable » et désorganisante, signe d'une « névrose traumatique sous-jacente » où fait défaut une présence parexcitante et qui indique un échec de la fonction maternelle. La réponse à cet enfer sans cesse retrouvé est la mise en place de procédés autocalmants qui peuvent les mener jusqu' « au bout du rouleau » (Szwec, 2021, p. 21).

Quels sont les après-coups d'un danger réel pour la vie ? La répétition traumatique apparait comme une tentative d'organiser une angoisse qui signale un tel danger. L'événement traumatique peut-il s'érotiser dans l'après-coup et prendre secondairement, à la faveur de la cure, valeur de castration ? Comment penser l'articulation entre l'expérience d'un danger vital, et la vie qui la précède vue comme un avant-coup (Rosenblum, p. 119-142) ? Le travail analytique avec des survivants est risqué, souligne Rachel Rosenblum (2019, p. 25-29, 51-56), quand un abord trop direct de l'expérience et en particulier de la culpabilité peut redoubler le trauma et faire « mourir de dire », qu'il s'agisse d'un risque de désorganisation grave ou de suicide. Le détour est alors indispensable pour éviter un redoublement du trauma.

Face à ceux qui ont vécu l'expérience de mourir, Françoise Coblence s'interroge : « Comment passer (…) de la survie à la vie (…) non plus seulement survivre mais revivre ? »

Références bibliographiques

Coblence F. (2019). La vie après… Dans J. André et F. Coblence (dir.), *Survivre* :11-16. Paris, Puf.

Danon-Boileau L. et Tamet J.Y. (2026). *L'analyste interminable ? Quand le psychanalyste songe à partir.* Paris, Ithaque.

De M'Uzan M. (1977). *De l'art à la mort*. Paris, Gallimard.

De M'Uzan M. (2005). La mort n'avoue jamais. Dans *Aux confins de l'identité* : 41-63. Paris, Gallimard.

Ferenczi S. (1929/1982). L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort. Dans *Psychanalyse IV* : 76-81. Paris, Payot.

Freud S. (1915b/1988). Actuelles sur la guerre et la mort. OCF.P, XIII : 127-155. Paris, Puf.

Freud S. (1916-17g [1915]/1988). Deuil et mélancolie. OCF.P, XIII : 259-278. Paris, Puf.

Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. OCF.P, XV : 273-338. Paris, Puf.

Freud S. (1923b/1991). Le Moi et le Ça. OCF.P, XVI : 255-301. Paris, Puf.

Freud S. (1926d [1925]/1992). Inhibition, symptôme et angoisse. OCF.P, XVII : 203-286. Paris, Puf.

Freud S. (1927c/1994). L'avenir d'une illusion. OCF.P, XVIII : 141-197. Paris, Puf.

Pontalis J.B. (1977). Sur le travail de la mort. Dans *Entre le rêve et la douleur* : 241-253. Paris, Gallimard.

Rosenberg B. (1991). *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie.* Paris, Puf.

Rosenblum R. (2019). *Mourir d'écrire. Shoah, traumas extrêmes et psychanalyse des survivants*. Paris, Puf.

Szwec G. (1998). *Les galériens volontaires*. Paris, Puf.

Szwec G. (2021). *Au bout du rouleau*. Paris, Puf.

Zaltzman N. (1998). La pulsion anarchiste. Dans *La guérison psychanalytique* : 107-156. Paris, Puf.